

STÉPHANE ARNIER

MÉMOIRES DU GRAND AUTOMNE



- LIVRE 1 -

LE DÉNI DU MAÎTRE-SÈVE



Ce chapitre vous est offert par l'auteur Stéphane Arnier.

Ce récit a remporté le concours « Osez la publication ! » organisé par DraftQuest et Librinova en Juillet 2015, au terme du MOOC "Écrire une oeuvre de fiction".

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-3154-6

© Stéphane Arnier, 2015

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Illustration de couverture : © Anthony Nougarede, 2015

À Nanou et Estelle, pour avoir planté la graine ;

à la Nouvelle-Zélande, pour sa terre si riche ;

à la Finlande, pour son soleil et son eau.

PROLOGUE

Au cœur d'une forêt géante et singulière, deux compagnons chevauchaient un grand tigre en quête d'un arbre.

Peinte aux couleurs de l'automne, la sylve s'étendait sur des milliers d'hectares. Pour la traverser de part en part, le trajet s'éternisait, oppressant, aux pieds de troncs colossaux plusieurs fois centenaires. La pénombre donnait l'impression de visiter un monument antique et déserté, et si un rai de soleil oblique perçait le feuillage rougeâtre et dépouillé, il avait allure d'accident, comme s'il s'insinuait entre les éclats d'une fenêtre brisée. L'illusion d'infini se voyait renforcée par l'étrange disposition des arbres, alignés en files interminables dans une rigueur surnaturelle. L'explication s'en trouvait fort simple : la Forêt de Hel avait été plantée à la main, en ordre strict, graine après graine. En ces contrées, le mot cimetièrre ne signifiait rien, mais aurait convenu à merveille.

Ici, on enterrait les morts, et les morts poussaient.

Le premier voyageur menait l'imposant tigre, et affichait lui-même de nombreux attributs félins, du pelage à la

queue, des oreilles effilées aux canines pointues. Tunique et cape habillaient pourtant sa silhouette, tandis qu'un havresac affaissait ses épaules. Né de l'Arbre-Mère de Mÿ, Raw jouait aujourd'hui le guide, la truffe frémissante en ce territoire inconnu.

Son petit compagnon ne possédait aucun poil. Son épiderme lisse évoquait plutôt une pelure de pomme, et sa tête en forme de haricot, disproportionnée sur son corps menu, confinait au comique. Son expression se voulait pourtant fort sérieuse, et quand il reconnut l'objet de leur quête, il agrippa la fourrure de Raw et s'insinua dans sa pensée.

— *C'est lui. Je crois que c'est lui.*

D'un son de gorge, Raw stoppa leur monture. Le tigre s'étira, puis s'allongea docilement dans le tapis de feuilles mortes. Son cavalier glissa à terre et huma l'air.

— Eh bien ! Tu vois, Bonhomme, je t'avais dit qu'on le trouverait !

Il fléchit les pattes, et laissa son compagnon grimper à califourchon sur ses épaules. Leurs pensées se mêlèrent à nouveau en images et sensations, chargées d'excitation et d'impatience : pour les deux amis, ce long périple touchait peut-être à sa fin.

Une feuille morte dansa dans l'air, dorée quand elle traversa un puits de lumière, puis s'échoua au sol, poussière d'un passé révolu. Le lieu évoquait repos et paix. Raw s'avança avec lenteur, écrasé par l'environnement, mal à l'aise à l'idée de déranger l'endroit. Les oiseaux, lointains, pépiaient en sourdine. Le vent même, symbole de la vallée, se faisait distant, effleurant à peine la canopée.

Une statue en ruine montait la garde devant l'Arbre-Ancêtre. La pierre, couleur de cendre, semblait prête à

s'effriter au premier contact, maintenue en place par la seule action des lichens et des plantes grimpantes.

— *Le grand-cerf aux cinq cors, s'agita bonhomme en pensées. C'est lui.*

À dire vrai, il fallait un peu d'imagination pour reconnaître une tête de grand-cerf sur ce piédestal, et il n'y avait que trois protubérances sur son crâne. Remuant le tapis de feuilles du bout du pied, Raw chercha les morceaux manquants du puzzle.

— Il ne devait pas y avoir une seconde statue ?

— *Le caillou. Là.*

L'Éphémère dirigea l'attention de son compagnon vers une grosse pierre moussue, couchée à trois pas. Raw s'accroupit et la dégagea de son linceul de feuilles. La retournant, et bien qu'elle soit maculée de terre, il discerna les contours d'un visage joufflu, garni d'une imposante barbe.

— *C'est lui ; ça doit être lui ; oh ! Arbre-Mère, faites que ce soit lui ; il faut que ce soit lui...*

— Arrête ça.

Raw retroussa ses babines : le mode de communication de l'Éphémère pouvait s'avérer pénible, surtout quand ce dernier s'oubliait et déversait dans son esprit un flot désordonné de paroles — paroles qui, chez le petit peuple, ne se constituaient pas que de mots.

Bonhomme battit en retraite avec une pensée d'excuse. Son compagnon comprenait fort bien son excitation mêlée d'anxiété : ce périple représentait pour lui l'odyssée d'une vie. Il atteignait enfin sa destination, alors qu'il n'avait jamais été sûr d'y parvenir avant de s'éteindre. Sans l'aide de Raw et du grand tigre, il n'aurait jamais pu parcourir une telle distance en seulement trois saisons. Certes, sa brève existence le priverait d'un trajet de retour, et il mourrait loin

de son Arbre-Mère. Mais — si toutefois ils ne se trompaient pas — cela n'aurait pas d'importance.

Une épaisse couche d'humus recouvrait les racines, assez dense pour avoir vu germer fougères et buissons à baies. D'un bond souple, Raw grimpa sur la souche et progressa jusqu'au tronc. Face à sa majesté, les deux amis se sentirent petits.

L'Éphémère tendit le bras et ouvrit grand sa main, tremblant, maîtrisant mal son excitation. Dès qu'il effleura le bois, il perçut l'esprit de l'Arbre-Ancêtre palpiter sous l'écorce. Il le sonda avec fébrilité, puis exulta en une cacophonie de pensées que le Myar, cette fois, accueillit avec le sourire.

— *C'est lui. C'est lui !*

— Bonne nouvelle, Bonhomme. J'ai accompli ma mission, la marche à pattes. Le voyage spirituel, c'est pour toi.

Il attrapa son petit compagnon, le passa par-dessus sa tête, et le déposa au sol.

— Je monte le camp et veille sur toi. Prends le temps qu'il te faut.

Raw redescendit aussitôt et commença à défaire leurs sacs. L'Éphémère se désaltéra lentement dans une flaque accumulée dans un nœud du bois, puis s'allongea sur une mousse moelleuse, son front en haricot collé à même l'écorce. Il n'eut qu'à fermer les yeux pour se sentir lié à l'esprit de l'Arbre. Raw, le tigre et la Forêt de Hel disparurent. Souriant de satisfaction, il ajusta sa position.

— *Bonvent, Nikodemus Saule.*

Il aimait faire comme s'il lui parlait, comme s'ils s'apprétaient à avoir une conversation, tous les deux. Après tout, ce majestueux végétal avait jadis été quelqu'un !

— *Montrez-moi. Racontez-moi... le Grand Automne.*

Il plongea dans le flot de souvenirs du vénérable mastodonte. Le fleuve onirique s'avéra très large et très long. Les Alkayas avaient eu, en leur temps, une durée de vie des dizaines de fois supérieure à celle des Éphémères — d'où le nom qu'ils leur avaient donné. Le Maître-sève Nikodemus Saule avait vécu vieux, et ses souvenirs formaient un flux bien conséquent pour le petit être.

Il se força au calme. Il permit au courant mémoriel de l'entourer, renonça à appréhender d'un seul coup l'ampleur et la profondeur de cet imbroglio de couleurs, de sons, d'odeurs et de sensations. Alors seulement, il entreprit sa recherche.

— *Le Grand Automne.*

Il n'eut pas à aller bien loin. Il en repéra aisément les premières réminiscences et remonta le temps, nageant à contre-courant. Le plus difficile consistait à choisir où s'arrêter. Où commencer.

— *Ah ! Là !*

Il avait trouvé : pour Nikodemus Saule, le Grand Automne avait débuté en cette magnifique journée d'été.

Bien sûr, le phénomène s'était amorcé bien plus tôt ; bien sûr, les Alkayas ne l'avaient compris que bien plus tard. Néanmoins, en tant que maître-sève, ce fut cet après-midi-là qu'il fut le témoin de son premier symptôme. S'il fallait commencer quelque part, c'était ici, et l'Éphémère se stabilisa, se focalisa sur ces instants.

Les images cessèrent de ruisseler et redevinrent nettes, lumineuses. Les oiseaux entonnèrent des chants plus proches, plus nombreux et plus gais ; des senteurs florales s'engouffrèrent dans ses narines ; sa transpiration coula sur

une peau qui n'était plus ni lisse ni verte ; il se gratta une barbe qu'il n'avait jamais possédée, à l'aide de gros doigts qui n'étaient pas les siens.

— *Oui, s'encouragea-t-il. Je veux savoir. Nous souhaitons connaître. Nous l'avons promis. Montrez-moi...*

MÉMOIRES PREMIÈRES :
NIKODEMUS SAULE

De ses gros doigts experts, Nikodemus tâta les écailles du bulbe.

Le bourgeon avait la taille d'un énorme chou. Sa membrane externe, dure comme l'écorce et distendue à rompre, ne laissait aucun doute quant au diagnostic : le maître-sève faisait face à un cas critique de gonflement sévique. Le novice à ses côtés ne masquait rien de son inquiétude, et Nikodemus partageait son tracas : à plus de dix jours du terme, une cueillette prématurée pouvait s'avérer dangereuse, mais l'inaction coûterait à coup sûr la vie de l'enfant.

— J'ai besoin d'un seau et d'une rigole. D'un peu plus de lumière, aussi.

Son ordre donné, il retira la sacoche de son dos et en sortit ses instruments. Pendant ce temps, le jeune sèvetier rallia l'entrée de la cavité. D'un mouvement de main, il vinta vers le nœud dans le bois. L'air ainsi manipulé en caressa les points sensibles, l'écorce se rétracta en corolle, et le soleil inonda la chambre féconde.

Sans trembler, de la pointe aiguisée de sa serpe, Nikodemus traça un fin sillon sur l'écaille du bourgeon. Avec

mille précautions, sa chignole perça ensuite la partie supérieure du stolon. Quand il atteignit la poche interne, il y eut un *poc*, et le novice sursauta. Le maître-sève retira aussitôt l'instrument, et le trop-plein d'eau de vie coula de l'orifice, guidé par la saignée pratiquée plus tôt. La rigole récolta le filet visqueux et l'évacua dans le seau afin qu'il ne contamine pas le bassin en dessous. La pression à l'intérieur du bulbe diminua.

Il sourit, et le sève-tier se détendit.

— Vous voir œuvrer est toujours aussi impressionnant, Maître Saule. Vous semblez si calme !

Nikodemus le gratifia d'un clin d'œil.

— J'ai un truc, Sève-tier Lys : il suffit de se dire que l'enfant *ne peut pas* mourir. L'Arbre-Mère ne le permettrait pas.

Nikodemus sortit de la chambre féconde en plissant les paupières sous l'intensité lumineuse. Sans non plus s'asseoir — pourquoi ne pas faire la sieste, pendant qu'on y était ? —, il s'accorda une pause et appuya son imposante charpente sur la rambarde de la Grande Ceinture. Il n'était qu'à mi-hauteur dans l'Arbre, pourtant la cité de chalets semblait miniature, vue d'ici. En dépit des courants d'altitude, la sueur glissait des rides de ses tempes jusque dans sa barbe, mais la chaleur de cette fin d'été échouait à doucher son enthousiasme : la Cueillette approchait.

Un vent lui flatta l'épaule, comme une tape amicale, et il se retourna pour accueillir Aulis, posant une main ouverte sur sa poitrine. Son subalterne s'avança en lui restituant son signe de l'Arbre, mais pas son sourire : fidèle à lui-même, le Cueilleur Aulis Terre ne venait pas ici admirer le paysage, mais bien parler travail.

Comme toujours.

Le brave garçon lui fendait l'âme. Le récent décès de sa femme l'avait rendu plus rigide et torturé qu'un tronc mort. S'il continuait de s'affairer au quotidien, il se montrait dur avec ses hommes autant qu'avec lui-même, sa vocation devenue exutoire. Et dire qu'il allait bientôt être père !

— Maître Saule, pardonnez que je vous dérange.

Ce n'était pas vraiment une question.

— Je souhaiterais votre avis concernant un bourgeon... sur Vertige.

Intérieurement, Nikodemus grimaça : la journée avait été chargée, et ses vieilles jambes tiraient. Vertige était la plus haute des branches-mères, et y grimper l'épuisait rien que d'y penser. À l'ouest, le soleil s'appêtait à plonger derrière la Forêt de Hel, et cette ultime tâche lui promettait une rentrée à la nuit. Encore.

Extérieurement, il acquiesça sans perdre un instant en discussion inutile : Aulis avait la responsabilité de tous les sèvetiers de Vertige ; malgré le drame – ou peut-être à cause de lui –, il restait un cueilleur particulièrement méticuleux. Si Aulis estimait que le maître-sève devait se déplacer, c'est qu'il le devait — et tant pis pour ses guiboles.

Nikodemus le suivit en secouant le col de sa chemise de lin, tentant de se donner un peu d'air. Son baudrier l'enserrait trop fermement des cuisses jusqu'aux épaules, et il devrait une nouvelle fois porter les sangles à la retouche. Nul besoin des taquineries de sa femme pour réaliser qu'il avait encore engraisé cet hiver.

Aulis avançait tout en effleurant l'écorce. Nikodemus leva les yeux vers la canopée, plusieurs centaines de pieds au-dessus d'eux, et se délecta de l'étourdissement. Mon bon vieux Alkü, apprécia-t-il. Son Arbre ; leur Arbre à tous ;

leur créateur et leur protecteur ; le pourvoyeur de leur pouvoir ; la mère de leurs enfants.

Le ciel tourna au rose. Ils croisèrent nombre de sève-tiers en plein travail et passèrent devant plusieurs chambres fécondes. Les alcôves naturelles reparties dans l'Arbre-Mère semblaient innombrables. De cavité en cavité, on vérifiait l'état des bourgeons en pleine maturité : dans une dizaine de jours, les premières fleurs tomberaient, les bulbes s'ouvriraient pour libérer les enfants, et des parents par milliers venteraient leur joie en tous sens jusqu'à faire frissonner les feuilles. De satisfaction anticipée, les lèvres de Nikodemus s'étirèrent.

Ils traversèrent la garnison de Fourcherousse, lovée au milieu des branches comme un nid d'oiseau. Ils arpentèrent les traverses, les ponts de singe et les venelles de bois, longèrent les chalets rouges, se hissèrent entre les palans et les treuils, parmi les monte-vents et les cordes de rappel. Ils passèrent près du poste de veille Ensi sans même ralentir : les sève-tiers de faction ne se permirent pas d'importuner un cueilleur, encore moins le maître-sève lui-même. Ils rallièrent la traverse Loïva, s'harnachèrent et s'engagèrent dans l'oblique. Le système de poulies les mena vers Vertige, tandis qu'ils tiraient sur les filins et ventaient dans les voiles.

Malgré son expérience des flux et les bagues en bois d'Alkü renforçant son pouvoir, les biceps de Nikodemus se firent douloureux, sa respiration lourde et saccadée. Grimper si haut devenait pénible, à son âge et avec son poids, même s'il ne l'aurait avoué à personne. Plus ils s'enfonçaient dans les frondaisons de l'Arbre-Mère, et plus l'obscurité se densifiait, effet accentué par le fait que le soleil avait maintenant complètement disparu. La chaleur qu'il ressentait n'était

plus due qu'à son effort physique, et dès qu'il s'autorisa une pause, la sueur dans son dos lui donna un frisson. Lorsqu'il vint finalement à bout de la traverse, son corps tout entier poussa un soupir de soulagement, et il prit tout son temps pour détacher ses mousquetons et se défaire de la glissière, histoire de retrouver une respiration normale.

Il faisait nuit, ou presque. À moins de vingt pas, accotée à l'écorce, trônait le poste de veille Loïva — point culminant des chalets d'Alkü. Les deux hommes prélevèrent quelques selkys dans les casiers d'élevage, plaçant les coléoptères luisants dans leurs lucéphores d'épaules, puis s'engagèrent sur la Ceinture de Line Liane.

Ils longèrent les passerelles un moment, suivant la courbe naturelle de Vertige. Le monde s'inversait : en levant les yeux, on ne voyait plus qu'une immensité noire, le feuillage de l'Arbre-Mère occultant complètement les étoiles ; en regardant vers le sol, on distinguait la multitude de points lumineux des habitations alkayas, les quartiers comme autant de constellations.

Finalement, Aulis s'arrêta près d'une échelle de corde menant à un vaste nœud dans le bois. Les symboles gravés sur son pourtour identifiaient cette chambre comme la cinquante-quatrième au-dessus de la Ceinture de Line Liane. Un sèvetier en pleine ronde s'approcha, les mousquetons cliquetant à son harnais, ses lucéphores d'épaules brillants avec éclat. Il reconnut immédiatement ses supérieurs, salua du signe de l'Arbre, et reprit sa tournée. Étrangement, Aulis attendit que la sentinelle soit partie pour inviter son maître-sève à grimper. Nikodemus fronça bien les sourcils, mais accrocha néanmoins ses mousquetons d'aile au filin de sécurité, puis escalada l'échelle. Il venta vers l'écorce, elle se ré-

tracta en un doux craquement, et il se glissa à l'intérieur de l'Arbre.

Les plaques de lepraria peinaient à illuminer la cavité, le lichen phosphorescent donnant à ce lieu pourtant familier une ambiance spectrale. Comme la plupart des chambres de Vertige, l'alcôve se révélait exiguë et on y séjournait en baissant la tête. On y retrouvait l'habituel banc, ainsi que le bassin de reproduction au fond, d'à peine quatre ou cinq pas de long. Sur son rebord, Nikodemus discerna la tige du bourgeon.

Il s'avança, et l'éclat de ses lucéphores chassa l'obscurité. La pousse, épaisse comme son bras, se courbait au-dessus de l'eau de vie sous le poids du bulbe. Ce dernier, de bonne taille, surmonté du calice fermé de sa fleur, lui sembla ordinaire. Dans la pénombre, il se permit une moue dubitative : il ne comprenait pas pourquoi Aulis lui avait imposé cette si pénible ascension.

— Eh bien, mon garçon ? appela-t-il par l'ouverture de l'écorce.

Le cueilleur ne répondit pas immédiatement, et Nikodemus l'entendit grimper à l'échelle de corde. Parvenu à l'entrée, il consentit enfin à parler, la voix basse.

— Vous ne le sentez pas ? Il vente.

Nikodemus lui lança un regard incrédule, puis reporta son attention sur le bourgeon. Ce dernier dodelinait effectivement au bout de sa tige... sans qu'aucun courant d'air ne le justifie. Le maître-sève écarquilla les yeux : en plus de trente-cinq cycles dans l'Arbre, il n'avait jamais observé pareil phénomène. La brise provenait *de l'intérieur* du bulbe. Il tendit la main et le perçut d'autant mieux : un souffle malhabile, surprenant et indéchiffrable.

— Foutrevent !

Il sourit de son propre juron : la plupart des enfants manipulaient leurs premiers vents avant de faire leurs premiers pas, mais il n'avait jamais entendu parler d'un bébé le faisant avant même la naissance ; cela augurait d'une bien belle Cueillette !

Aulis s'approcha avec précaution, persistant à chuchoter.

— Quelles mesures préconisez-vous ?

— Quelles... mesures ?

Nikodemus eut envie de rire, désarçonné par l'inquiétude manifeste de son cueilleur. Goguenard, il posa son nez sur la membrane externe du bourgeon, et la brise fit voler ses cheveux.

— Allons, mon garçon ! Ce n'est qu'un fœtus qui vente précocement ! Si c'était le vôtre...

Aulis fronça les sourcils et Nikodemus s'interrompt. Aulis et sa femme avaient attendu longtemps de pouvoir enfanter, et le décès de Satu — moins de dix matins après la fécondation de leur bassin — avait rendu tabou toute mention du bébé à venir. En dépit de son poste, il y avait une chambre dans laquelle Aulis refusait toujours de mettre les pieds : la sienne.

Nikodemus soutint son regard mais s'adoucit d'un sourire peiné, tirailé par des sentiments contradictoires. La réaction d'Aulis le choquait ; il la jugeait indigne des sève-tiers, donneurs de vie par excellence ! Pourtant, il persistait à esquiver cette discussion, et en deux saisons, il n'avait pas été capable de le confronter au sujet de son enfant.

— Quelles mesures préconisez-vous, Maître Saule ? s'obstina Aulis.

Nikodemus abdiqua.

— Accentuez la fréquence de surveillance : le calice de la fleur est déjà sur le point de s'ouvrir. Il faudra se tenir

prêts en cas d'éclosion prématurée. Je remonterai demain l'ausculter à la lumière du jour. D'ici là, cela reste entre nous : inutile de provoquer l'hystérie des parents ni la curiosité de tous les sèvetiers de la branche.

Il ponctua la consigne d'un sourire entendu, mais Aulis ne fit qu'acquiescer sombrement, le nez sur ses pieds. Nikodemus l'ébranla d'une solide tape sur l'épaule.

— Aulis ?

L'interpellé releva à peine la tête, et il l'obligea à soutenir son regard.

— Vous devriez vous détendre un peu, mon garçon.

VOUS AVEZ AIMÉ CET EXTRAIT ?

Retrouvez Nikodemus Saule dans [la version complète du roman « Le déni du Maître-sève »](#), disponible en version brochée et ebook.

DU MÊME AUTEUR, DANS LE MÊME UNIVERS

ROMANS — **Mémoires du Grand Automne**

- 1 — Le déni du Maître-sève
- 2 — La colère d'une mère
- 3 — Le pacte des frères
- 4 — La peine des derniers-nés (*à paraître*)

NOUVELLES — **Mémoires d'Arbres-Ancêtres**

Comme une feuille dans le vent
Le vent de Line
Seuls les cailloux ignorent la peur

*Seuls les romans de l'auteur sont disponibles à la vente.
Les nouvelles sont offertes aux soutiens de l'auteur sur Tipeee.*

Retrouvez tout le Grand Automne sur :

www.memoiresdugrandautomne.com

Pour joindre l'auteur :

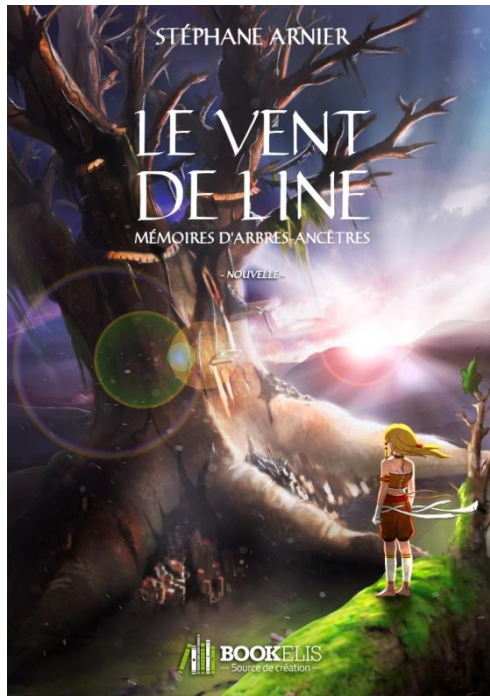
auteur@memoiresdugrandautomne.com

Suivez l'auteur sur Twitter et Facebook !

Soutenez sa démarche sur 

LISTE DE DIFFUSION

Inscrivez-vous à la liste de diffusion : suivez l'actualité de la série et de l'auteur, recevez des informations en avant-première et lisez gratuitement *Le vent de Line*, Prix Fantasy des Booktubers 2016.



(Géré par l'auteur, pas de spam)